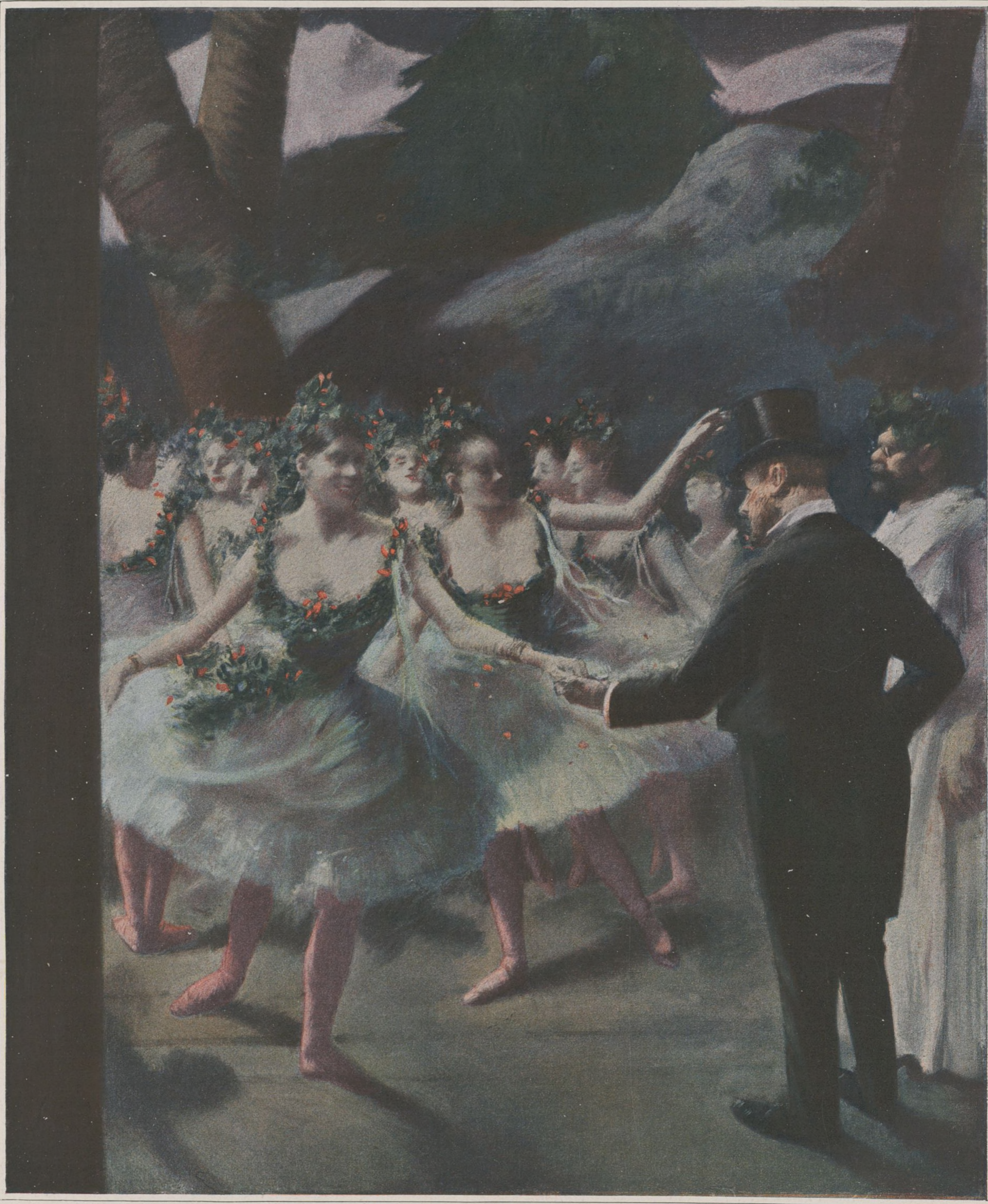


FIGARO ILLUSTRÉ



COLLECTION ALEXIS ROUART.

J.-L. FORAIN. — COULISSES DE L'OPÉRA

ÉDITEURS :

MANZI, JOYANT & C^{IE}

LE FIGARO

24, boulevard des Capucines

26, rue Drouot

Ayuntamiento de Madrid

Prix : 3 fr. ; Étranger : 3 fr. 50

Le Salut par l'Électrothérapie

L'EXPOSITION UNIVERSELLE a vu le triomphe de l'électricité. Cette force merveilleuse y est apparue dans les multiples applications auxquelles l'a soumise le génie industriel. Il appartenait à la science médicale de s'en emparer à son tour, de la dompter et de l'adapter au traitement des maladies et des infirmités qui déciment l'humanité. L'*Institut néo-électrothérapique*, qui vient de se fonder à Paris, est la réalisation la plus éclatante que l'on ait encore vue de cette grande idée. L'électricité n'est plus cette puissance foudroyante dont il semblait impossible de modérer l'incalculable énergie. Domestiquée en quelque sorte, conduite, et assimilée au corps humain avec une habileté consommée, elle devient la fée bienfaisante qui adoucit, réduit et guérit comme à miracle les affections jusqu'ici les plus rebelles à la thérapeutique traditionnelle.

C'est donc une véritable innovation que l'*Institut néo-électrothérapique*. On va voir sur quel plan exceptionnel et sans précédent elle a été conçue. L'initiative en a été prise par une élite de médecins de premier ordre, tous docteurs de la Faculté de Paris, rassemblés sous la présidence du docteur Chabaud, le distingué médecin de l'hôpital Saint-Jacques, dont on connaît les beaux travaux scientifiques. Tout le cycle des maladies a été prévu et embrassé : il n'en est pas une que l'électricité ne puisse atteindre et guérir. Pour chacune d'elles, il y a dans le personnel éminent de l'Institut un spécialiste éprouvé qui donne tous ses soins au malade confié à sa sollicitude.

Mais ce n'était pas assez de constituer une collectivité intellectuelle puissante, armée de savoir et d'expérience, étayant sa supériorité incontestable de toutes les garanties. Il fallait mettre entre ses mains et à la disposition du public la série la plus parfaite et la plus complète

de tous les appareils et procédés d'électrothérapie connus et nouveaux. Cet outillage technique a été demandé à un de nos plus remarquables constructeurs, M. Louis de Lageneste. C'est tout simplement une merveille que cet outillage, le dernier mot de l'industrie et de l'art. Il n'existe rien de pareil en France ni ailleurs.

On aperçoit d'ici tout ce que les maîtres praticiens de l'*Institut néo-électrothérapique* peuvent, à l'aide de cette installation incomparable, obtenir de résultats jusqu'alors inespérés.

Il n'est pas de diathèses qu'ils ne soient en mesure d'affronter : les maladies du cœur, de l'estomac, des en-

traîles, du foie, de la vessie, du rein, toutes celles du système nerveux, l'ataxie locomotrice, la paralysie, la neurasthénie, l'atrophie musculaire, la coxalgie, les déviations, l'obésité, la goutte, la gravelle, la sclérose, sont combattues avec une efficacité souveraine. Et combien cette méthode est douce et préservatrice ! Par la *cataphorèse*, notamment, le médicament est porté par le fluide « directement » sur la partie malade sans que l'estomac ni aucun autre organe puisse être mis en cause. Aucune secousse, aucune altération. Le traitement est d'une innocuité absolue et le mal, que les rayons Röntgen ont permis de reconnaître dès la première visite, disparaît comme par enchantement sous l'action vibrante et salutaire des mystérieux courants qui l'ont pénétré. Il serait difficile autant que délicat d'énumérer ici toutes les cures réalisées par l'électrothérapie. Elle est une panacée sans égale dans toutes les affections, si douloureuses et si graves, de la femme et de la mère. Elle n'est pas moins stimulante et énergique chez l'homme prématurément atteint d'épuisement et d'impuissance. On dirait d'une fontaine de Jouvence renouvelant à plaisir la métamorphose de Faust.

L'*Institut néo-électrothérapique* ne se contente pas d'être ouvert en permanence à tous les malades. Il envoie chez eux le médecin spécial à leur affection ; il suit

leur traitement à domicile. Il fait mieux encore : il les renseigne, les conseille et les traite par correspondance, ce qui est d'une importance capitale pour les provinciaux et les étrangers. Le moment n'est pas éloigné, au surplus, où chacun voudra avoir l'électricité chez soi. C'est que, de plus en plus, elle pénétrera dans la vie domestique ; elle prendra place dans le cabinet de toilette. M. Louis de Lageneste a établi, pour l'Institut, des boîtes hygiéniques, véritables chefs-d'œuvre de prévoyance et de précision, où se trouve tout ce qu'il faut pour entretenir les organes les plus intimes, prévenir la constipation et l'occlusion, faire disparaître les bobos, les indispositions, les mille petits accidents qui peuvent surprendre l'enfant, le vieillard, le mari, la jeune fille, et surtout la femme, si justement soucieuse de se garder saine et belle. A leur gré, les élégantes pourront électriser leur eau de toilette et, par là sans avoir besoin de recourir à l'alun ou à quelque autre substance nocive, se préserver de toute douleur avant, pendant ou après les épreuves sexuelles et prévenir l'apparition ou le retour de ces fleurs inavouées dont le fameux quatrain de Maurepas faisait blanchir de rage la Pompadour.

Nous voilà bien loin de l'électrocution des criminels.

Le fluide, intelligemment administré, assure l'électrocution de tous les microbes. Il faut donc mettre l'électrothérapie à la portée de tout le monde, et c'est le but que l'Institut nouveau a voulu atteindre. Grâce à lui, non seulement le public est doté d'une organisation thérapeutique supérieure à toutes celles existant

dans le monde, mais encore la science française est en possession d'un foyer qui lui permettra de se développer sans cesse et où tous les praticiens de Paris, des départements et de l'étranger seront libéralement admis à s'instruire de tous les perfectionnements modernes.

Un journal spécial les tiendra, tous les quinze jours, au courant de toutes les découvertes et de tous les progrès.

Il suffit de visiter l'*Institut néo-électrothérapique* pour juger de son fonctionnement modèle. Il est installé au centre de Paris, dans un vieil hôtel situé au n° 32 bis de la rue Pasquier.

Au rez-de-chaussée, la direction et l'administration et les salles de douches et de massage vibratoire ; au premier étage, les services de médication électrique (consultations, radiographie, expériences, traitement), sous la haute autorité de M. le docteur Chabaud, directeur médical, assisté de ses dévoués collaborateurs.

Partout, dans ces salons, élégamment aménagés, dans ces salles et ces cabinets si extraordinairement outillés, l'électrothérapie affirme, par ses documents et ses appareils, sa vitalité bienfaisante et ses triomphes d'aujourd'hui et de demain.

Ce ne sera pas en vain que tous ceux que l'électrothérapie intéresse auront pris contact avec l'Institut de la rue Pasquier. Ils y trouveront un courtois accueil, des avis supérieurement compétents, la leçon de choses la plus lumineuse, condensée dans une notice qui sera bientôt aussi universellement répandue que le fut en d'autres temps la méthode Raspail. Et ils en emporteront, hommes et femmes, cette certitude que l'électricité, médicalement vulgarisée, et sans répudier la thérapeutique ordinaire, est appelée à rendre, dès maintenant, les plus

merveilleux services à l'humanité.

D^r PERRIER.

L'Institut a une maison de santé au Bois de Boulogne, une maison de campagne à Saint-Germain-des-Fossés et une station médicale à Cayeux-sur-Mer. D^r P.

Ayuntamiento de Madrid

FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

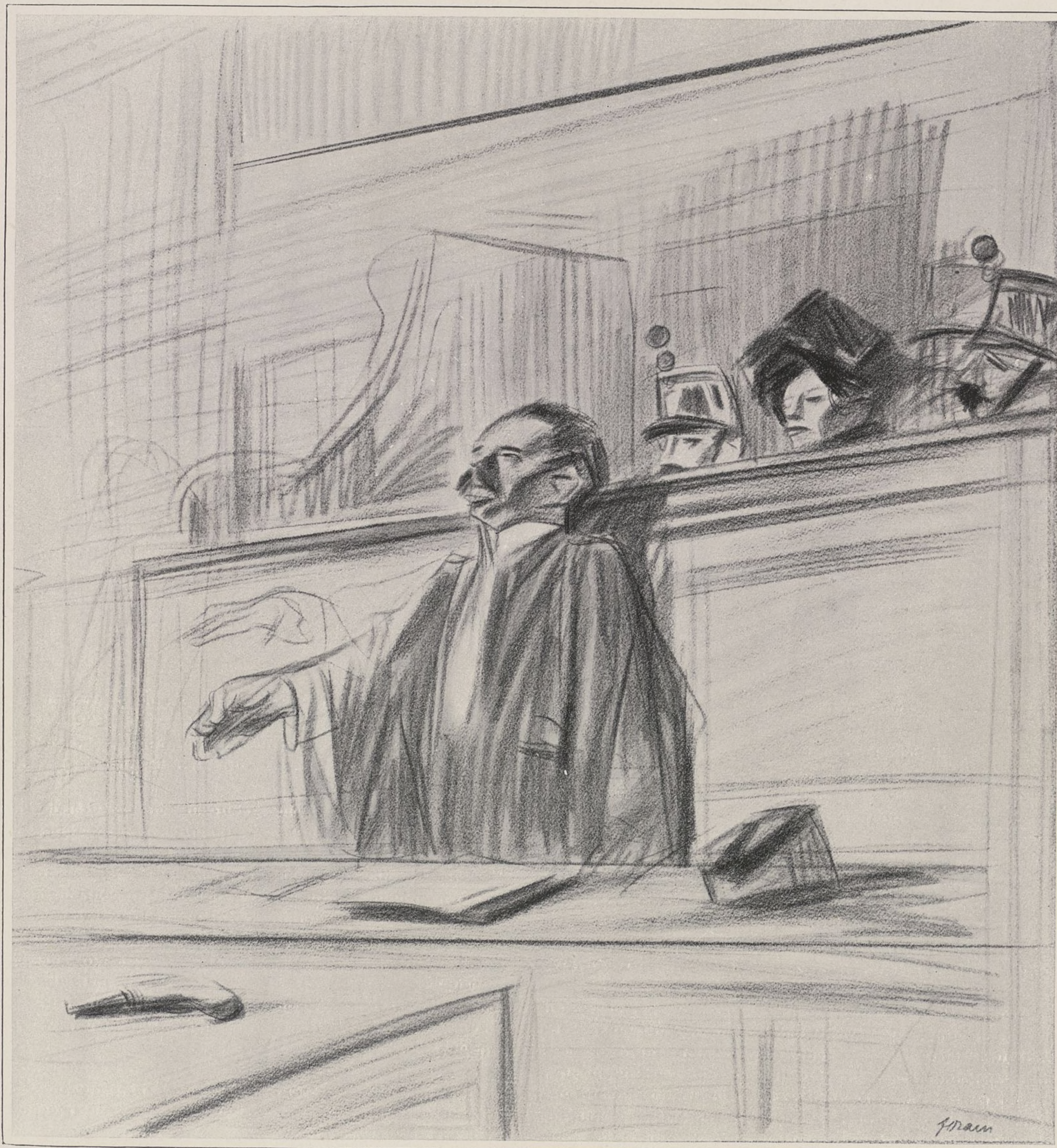
ÉTRANGER, Union postale
Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

PUBLICATION MENSUELLE
Paraissant le 2^e samedi de chaque mois

TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS
Du Figaro quotidien

J.-L. FORAIN

PEINTRE, DESSINATEUR ET LITHOGRAPHE



J.-L. FORAIN. — A LA COUR D'ASSISES

(Dessin)



J.-L. FORAIN. — DANS LE MONDE (Tableau)

J.-L. FORAIN

LORSQU'ON examine le bilan esthétique du XIX^e siècle, lorsqu'on songe aux artistes dont l'œuvre se détache déjà nettement et qui s'offre dans toute sa limpidité aux jugements de la postérité, on arrive à la conclusion que cette rare fortune est surtout le privilège de ceux qui reflètent leur époque et qui se montrent fidèles à l'esprit même de leur race. Ce sont là deux qualités que, dès l'abord, je veux saluer chez Forain, car, plus que personne, ce maître est essentiellement français, par la clarté de l'idée, le mordant de la satire, la nervosité soudaine de l'expression, français de la race des Montaigne, des La Bruyère, des La Fontaine et des Voltaire, et même — pour remonter plus loin encore — de Rabelais, dont on retrouve parfois chez les personnages de Forain le rire énorme et retentissant.

Personne, en outre, n'a fixé plus fidèlement que ne l'a fait Forain l'image multiple et variée de la société de son temps. Avant lui, d'autres l'ont fait avec leur tempérament propre et leurs qualités personnelles, et ils peuvent, dans une certaine mesure, nous apparaître comme les prédécesseurs de Forain, précurseurs auxquels cet artiste, original par la pensée comme par la technique, ne doit rien ou presque rien, mais qui lui ressemblent par leur fidélité à traduire la vie. Ainsi ce délicat Boilly, dont l'œuvre, aujourd'hui si précieuse aux amateurs, fait revivre avec tant de grâce, à nos yeux tour à tour émerveillés, égayés, attendris, la société chatoyante du commencement du XIX^e siècle. Personne parmi ceux qui ont vécu dans le monde des viveurs, des dilet-

tanti et des jolies femmes d'alors, n'a reflété avec autant de justesse l'élégance insouciant, la soif de plaisir, le besoin de luxe de ces survivants de la Révolution, qui passent leur temps dans les Tivoli ou les Frascati, au milieu des plaisirs et des fêtes continuelles.

D'autres, durant le siècle, s'efforcent vers cet idéal de fidélité et nous content leur vision de l'humanité, mais ce serait sortir de notre sujet que de passer en revue des artistes auxquels Forain n'est que si vaguement apparenté. Je voudrais toutefois retenir le nom de l'un de ceux qui peuvent être considérés parmi les prédécesseurs de Forain, car, comme lui, il toucha à des sujets et des mondes si divers : j'ai nommé Gavarni. Lui aussi ne craignit pas de fixer en ses dessins les aspects alors inexplorés du peuple. Il aima les révoltés et les irréguliers, mais glissa souvent sur leurs tristesses et leurs douleurs, ne laissant parler leurs colères que par la bouche de Vireloque. Combien la vision de Forain est autrement cruelle et âpre ! De plus, Gavarni eut le secret personnel de ces légendes spirituelles et mordantes que Philipon écrivait au-dessous des Daumier, mais qui ne s'incorporaient pas intimement à l'œuvre. Il a tracé un tableau très fidèle de ce temps « où, comme l'a fort bien écrit M. Raoul Deberdt, sous l'influence du romantisme et du saint-simonisme, les jeunes hommes de toute une génération se mirent à rechercher, à pratiquer, avec un furibond enthousiasme, l'art de cultiver les passions en même temps que les méthodes d'absolue libération de l'individu, et cela non par débauche, mais par

discipline d'âme, par dandysme cérébral, parce qu'ils voyaient là un moyen de mieux analyser et capter toutes leurs aptitudes vitales, toutes leurs facultés pensantes et agissantes ».

Là encore, dans le mordant et l'âpreté de ces légendes,

quelle différence avec Forain ! Chez lui, à ces qualités de verve et d'esprit de Gavarni vient s'ajouter une acuité plus grande encore dans la vision, une amertume hautaine, un pessimisme, qui sont provoqués chez l'artiste par toutes les laideurs



J.-L. FORAIN. — L'AVEU (Lithographie)

morales qui l'environnent. Le tableau que représente son œuvre est sombre entre tous. La faute en est peut-être moins à l'homme qu'aux choses. Ce sont les scandales politiques qu'il a contemplés de près, c'est la corruption d'une époque où tout

s'achète, ce sont les injustices sociales qui paraissent avoir armé sa main du crayon vengeur, et le *facit indignatio versum* se vérifie une fois de plus pour lui.

Du moins son œuvre est-elle l'une des plus prodigieusement

vivantes qu'il soit donné de contempler, et, s'il est un artiste qui mérite vraiment d'être appelé le notateur de la vie contemporaine et de tous ses aspects, c'est bien notre Forain. Il faut dire que celui-ci est prodigieusement armé pour ce corps-à-corps perpétuel avec la vérité et la vie. Toutes les qualités nécessaires, il les a. Doué d'une rare disposition à la synthèse, il sait saisir en quelques traits l'essentiel d'une scène, et sa mémoire prodigieuse fera le reste. Il dessine d'instinct, comme un autre parle, comme il respire. Son crayon jamais ne s'arrête, est sans cesse en mouvement, et, par cette activité de tous les instants, il est arrivé à la connaissance définitive de tous les jeux des muscles, de tous les mouvements du corps humain, de toutes les nuances les plus imperceptibles qui trahissent un sentiment, laissent deviner un caractère. Il suffit d'avoir pénétré, ne serait-ce qu'une fois, dans l'atelier de Forain, pour saisir la raison d'être de cette maîtrise, pour comprendre de quelles patientes recherches cette concision est le résultat, pour se rendre compte de la merveilleuse activité de l'homme, qui jette ainsi à pleines mains sa pensée, en traits nerveux et forts, sur les feuillets épars autour de lui.

Ainsi préparé techniquement, et la difficulté matérielle n'existant plus pour lui, le peintre ouvre ses yeux sur les spectacles multiples que la grande ville lui offre, « car, écrit Baudelaire, la vie parisienne est féconde en sujets poétiques et merveilleux. Le merveilleux nous abreuve et nous enveloppe comme l'atmosphère, mais nous ne le voyons pas ». Forain, lui, sait les voir, et, avec sa pénétration psychologique, avec sa sûreté de coup d'œil, il saura extraire des spectacles quotidiens, non pas seulement leur côté merveilleux, mais leur incommensurable tristesse. Sa misanthropie éclate à toutes les pages de son œuvre, et, suivant l'heureuse expression d'un contemporain, « il nous montre la vérité décanée de toute sensibilité ».

Quels sont-ils donc, ces spectacles quotidiens que tant de gens voient d'un œil indifférent, inapte à deviner et à comprendre ? C'est la rue, où, dans le grouillement et l'affairement



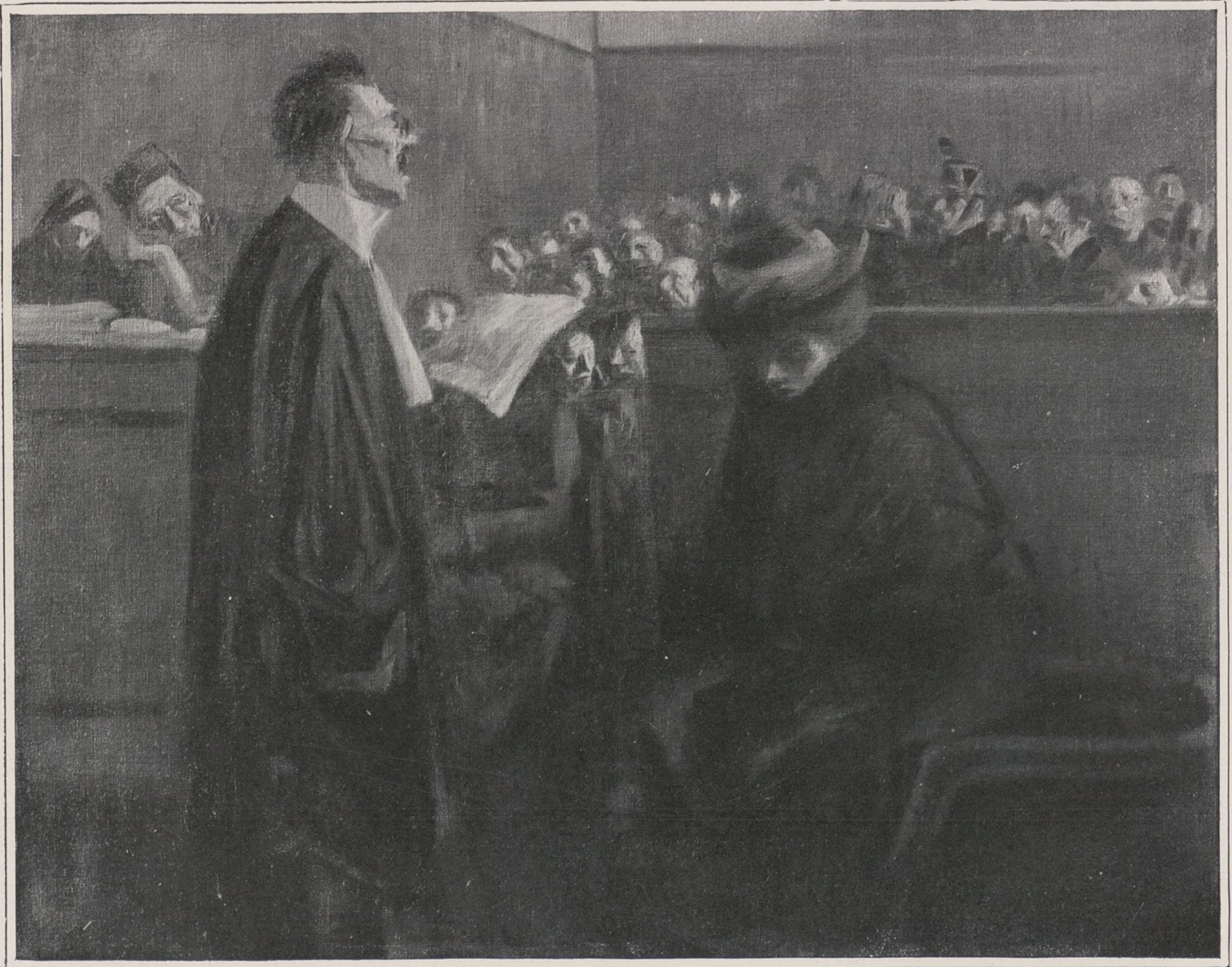
de la foule, il devine les intrigues qui s'ébauchent, c'est le monde et toute sa comédie de chaque jour, ce sont les endroits de plaisir où s'agite, dans une atmosphère d'ennui, le triste monde de la galanterie, ce sont les courses, ce sont les salons avec la comédie quotidienne des adultères et des *flirts*, c'est enfin, par-dessus tout, le Palais-Bourbon, où Forain assiste à tant de bouffonneries, à tant de drames, où la combativité de son caractère s'exalte dans ce milieu surchauffé de haines et de violences.

Ces mondes divers où évolue Forain, dont il sait dégager tantôt le ridicule, tantôt la laideur, la tristesse, le macabre et l'infamie, vont nous fournir cette riche et abondante moisson de caractères et d'individus qui, en un genre différent, se haussent presque jusqu'à la grandeur tragique des Vautrin, des Rastignac, des Grandet et des Birotteau, de ceux, en un mot, qu'Honoré de Balzac a fait vivre dans *la Comédie humaine*.

C'est tout d'abord, en procédant par ordre de dates, le peintre de mœurs que nous étudierons.

Je parcours une fois de plus cette série de deux cent cinquante dessins réunis sous le titre de *la Vie parisienne* et je reconnais les types principaux qui y vivent.

La courtisane y a une toute première place, et on l'y retrouve à chaque instant. Ce que Forain se plaît à montrer chez elle, c'est sa vie de douleurs et de souffrances, c'est le contraste amer qui existe chez elle entre la réalité de misère et de pauvreté, et le clinquant qui l'entoure. C'est là, du reste, un sentiment de pitié que Forain n'a pas été seul à ressentir ; ce très noble esprit et ce grand écrivain, Thomas de Quincey, n'a-t-il pas célébré, en des pages attendries, Ann, la pauvre fille, dépouillée comme tant d'autres et réduite à l'abjection par la trahison — Ann, revêtue de cette grâce innommable, de cette grâce de la faiblesse et de la bonté, qui fut si secourable au phi



J.-L. FORAIN. — L'APPEL DE LA CAUSE (Tableau)

J.-L. FORAIN



BAUDELAIRE CHEZ LES MUFLES

(Tableau)

losophe lorsque, perdu dans le vaste océan humain qu'est Londres, il mourait de faim sur les marches d'une maison d'Oxford Street ? Et dans ses *Suspiria de Profundis*, ne la voit-il pas rayonnante et transfigurée, cette Électre qui « rafraîchissait ses lèvres parcheminées par la fièvre » ?

N'allez pas en conclure que toutes les filles que peint Forain ont la sensibilité d'Ann et sa nature ingénue, n'allez surtout pas chercher un parti pris de moralisation dans chacun de ces des-

sins où s'étale souvent le cynisme le plus conscient et le plus éhonté ; ne lui demandez qu'une vision véridique et concluez vous-même, en savourant l'intensité profonde de son observation. Car ce n'est plus ici, évoquée par la science de l'archéologue ou par l'imagination de l'artiste, la courtisane de Grèce qui foulait de ses pieds nus le sol sacré des temples de marbre, tandis que la brise d'Ionie gonflait les plis de sa tunique blanche, ce n'est plus la danseuse romaine qui, debout sur le seuil de sa



J.-L. FORAIN. — L'EXPERT (Lithographie)

cella de Suburre, chantait sa complainte campanienne en s'accompagnant de ses crotales ; ce n'est plus la ribaude qui, dans sa vieille maison de la Cité, derrière son vitrage de plomb, vivait, avec les étudiants tapageurs, autour des lourdes tables de bois, bravant le guet ; ce n'est plus l'Incroyable avec ses hauts talons, sa taille de guêpe, sa perruque à frimas, que Debucourt nous montre accoudée sur une table de jeu et guignant l'or des provinciaux ; ce n'est plus la lorette de 1850, que Constantin

Guys représenta « emportée, au grand trot de sa voiture, dans une allée zébrée d'ombre et de lumière, couchée comme dans une nacelle, indolente, écoutant vaguement les galanteries qui tombent dans son oreille et se livrant avec paresse au vent de la promenade » ; c'est la beauté gracile et presque enfantine de la Parisienne de 1895, aux épaules tombantes, aux hanches minces, à l'expression vicieuse et ambiguë. On ne saurait lui refuser parfois une certaine beauté (ce n'est assurément pas



celle d'Iphigénie ou d'Andromaque) qui se dégage de sa souple jeunesse.

A tous ces dessins si justes, il y a des légendes qui font toujours corps avec le document graphique, et qui l'accroissent même davantage. Ici, c'est une jeune femme étendue sur un divan, la cigarette aux lèvres, qui dit dédaigneusement à une sorte de Madame Cardinal, debout devant elle : « Que je te donne de l'argent ? Mais, maman, tu es encore jolie ! »

Et cet autre dialogue entre une mère et sa fille :

« Comment, tu te sors par ce froid-là ? »

— Mais, maman, y manque vingt-sept francs pour le terme ! »

Quelle amertume dans cette scène de restaurant d' nuit, où le peintre représente une

femme toute jeune, attablée, avec cette légende :

« On croit qu'elle soupe, elle déjeune ! »

Ailleurs, c'est ce colloque avec une femme de chambre :

« C'est si dur d'attendre Madame ! »

— Qu'est-ce que vous avez encore à geindre ? quand vous vous couchez, vous vous reposez. »

Dans ces milieux de la basse noce, Forain s'attache, avec une aptitude particulière, à montrer l'odieux du rôle de la mère qui vit de la prostitution de sa fille et la dirige de son expérience. Il n'est pas possible de décrire ici toutes les pages caractéristiques où il la montre dans toute sa bassesse (aucune description n'arriverait, du reste, au mordant de ces dessins), mais quelques légendes sont encore à retenir.

N'oublions pas, par exemple, celle-ci — c'est une mère qui parle :

« Ah ! Monsieur le Comte, jusqu'à quelle heure avez-vous gâté notre Nini ? La voilà qui rate encore son conservatoire ! »

Et cette interjection, qui accompagne un café au lait apporté à un couple :

« Ah ! vous en trouverez beaucoup de mamans comme moi ! »

Après cette catégorie de filles, en voici d'autres : les danseuses. A Degas revient, je crois, l'honneur d'avoir, le premier, fixé l'image de cet être bizarre et complexe ; à son tour, Forain pénètre dans les coulisses de l'Opéra, observe, scrute, creuse, détaille et griffe. C'est, près d'un portant, une danseuse plus expérimentée qui donne des conseils à une débutante :

« Es-tu moule, puisque je te dis que c'est des messieurs qui sont de la province ! »

Bien des légendes sont à citer où Forain résume merveil-



J.-L. FORAIN. — L'ENTR'ACTE (Tableau)
(Collection Durand-Ruel)

leusement une situation, projette une lumière intense sur un état d'âme, car l'artiste possède cette rare faculté de synthèse non seulement en ses dessins mais aussi dans ses légendes. Si dans les uns, quelques traits de plume fixent à tout jamais le

pittoresque d'une scène de la rue, des coulisses ou des salons, l'auteur de ces légendes ne manque pas d'être à la hauteur de cette précieuse qualité. En une ligne toujours claire et incisive, Forain en dit autant, soit au point de vue général, sur les mœurs



J.-L. FORAIN. — UNE SAISIE (Lithographie)

actuelles, soit au point de vue particulier, sur une situation, que d'autres dans un long roman. Jamais, on peut l'affirmer, il ne s'est trouvé un dessinateur chez lequel cette fusion entre l'art graphique et l'expression de la pensée existe aussi complète, chez lequel la légende arrive à cette hauteur. Retenons-en quelques-

unes encore des plus personnelles consacrées à ce monde de la danse que Forain affectionne :

« Voyons, Zoé, pourquoi ne m'avoir pas dit franchement que tu ne m'aimais plus ? »

Et ce colloque de parents :

« Ne fais pas de bruit et regarde moi ça dormir, comme c'est raisonnable ! Quand ça va dans un bal d'artistes ça rentre toute seule. »

Dans une loge, une danseuse que l'on habille répond à un ami :

« C'est moi qui vous le dis, vous pouvez aller le lui répéter, son gosse y ne le verra jamais. »

Dans un autre dessin, le dessinateur nous montre, sous un jour très juste, l'amour-propre de la danseuse :

« C'est à prendre ou à laisser : je veux que tu mènes ma mère au bois !... »

Propos bien caractéristiques encore que ceux-là et complétant toujours par quelque trait inédit la peinture de ce monde du théâtre :

« Vous êtes tous les mêmes ! Tu le blagues parce qu'il a reconnu son enfant... rends-moi ma clef. »

« Alors c'est entendu, le temps de mettre nos femmes en voiture, et nous revenons ! »

« Je t'en prie, ma chérie !... Dis-moi avec qui était ma femme ? »

« Ma petite Marthe, c'est donc bien difficile de m'être fidèle ! »



« Monsieur le baron, vous êtes tous les mêmes avec vos fleurs... Ça coûte aussi cher, et ça fait moins d'effet qu'un petit rien ! »

« Maintenant, pour ta gouverne, apprends que je ne me teins pas, j'atténue, voilà tout ! »

« Montrez-vous le plus raisonnable ; ce n'est pas tant pour les saphirs que pour montrer qu'elle est avec un homme comme il faut ! »

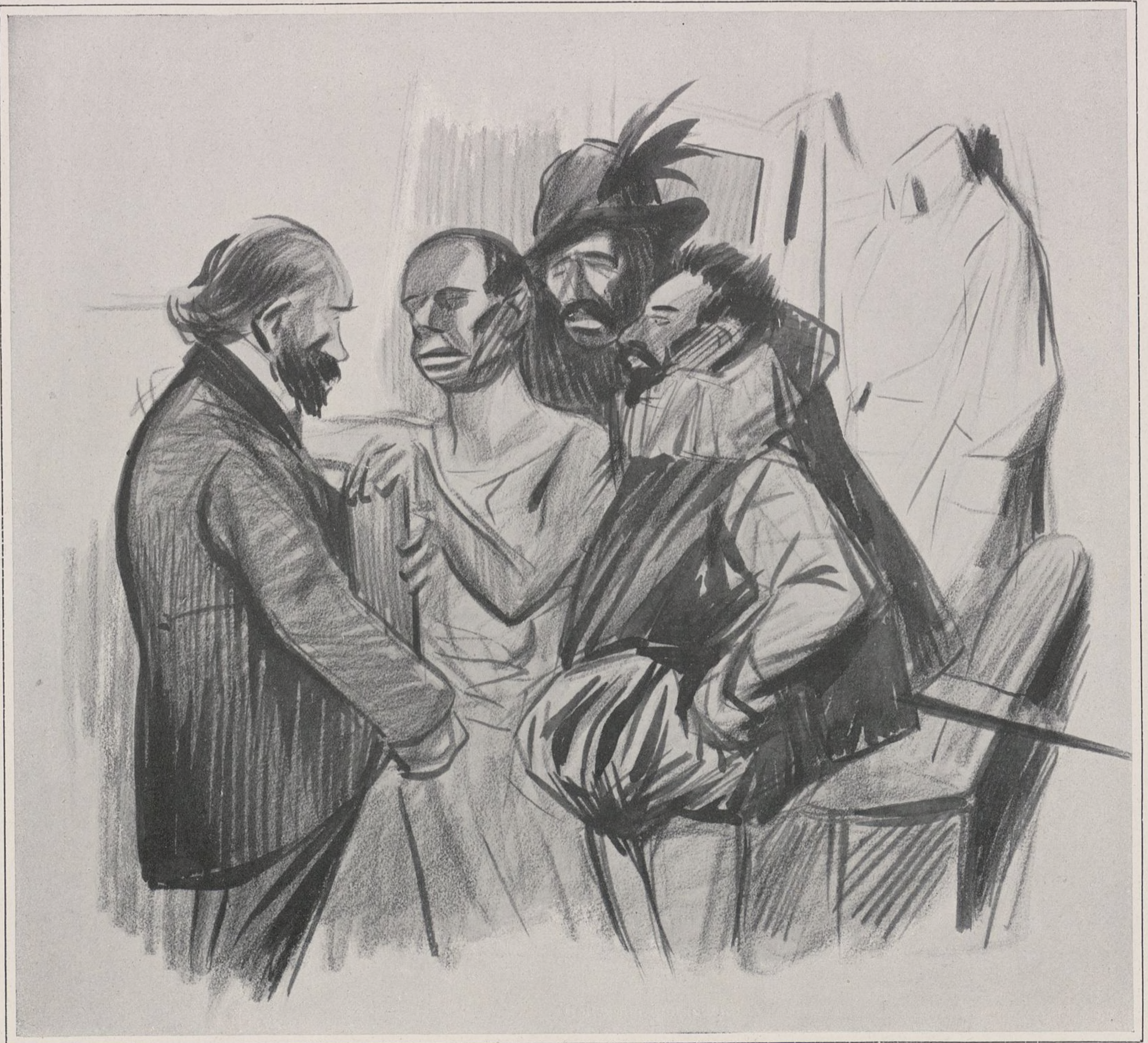
« Voyons, André, comment la trouves-tu, toi qui es un homme ?

— Idéale, papa !

— Eh bien, c'est pour elle qu'on me fait tant de misères à la maison ! »

« Misère ! je suis ici depuis vingt ans, et c'est toujours les mêmes qui gagnent cent mille francs ! »

Puis, dans un autre dessin, derrière la silhouette d'un vieil abonné, un *rat* qui murmure à l'oreille de l'autre un nom prestigieux et prometteur. Parfois même toute légende est absente, et toute idée humoristique ou caricaturale abandonnée, le dessin de Forain devient alors plus que jamais une simple et vigoureuse étude, ainsi que dans une page intitulée *le*



J.-L. FORAIN. — LES M'AS-TU-VU ? (Dessin)



J.-L. FORAIN. — LES M'AS-TU-VU ? (Dessin)

Matin et le Soir. Le matin, c'est dans la chambrette mansardée et sommairement meublée, la petite danseuse qui prépare elle-même la robe de mousseline dans laquelle nous la voyons parader le soir, parmi les habits noirs irréprochables.

De tous les dessins que Forain a consacrés à la femme — à la danseuse, à la femme du monde ou à la fille — se dégage une idée maîtresse : la faillite du sentiment et le krach de l'amour. C'est ce qu'a fort bien compris M. Raoul Dederdt dans son intéressant ouvrage sur *la Caricature française au XIX^e siècle*.

« Ses croquis, écrit-il, ont une grande portée sociale, car ils nous habituent à voir dans la comédie amou-

reuse une abominable mystification ou un drame lugubre ; et cela est bien en harmonie avec les lois de l'évolution naturelle,

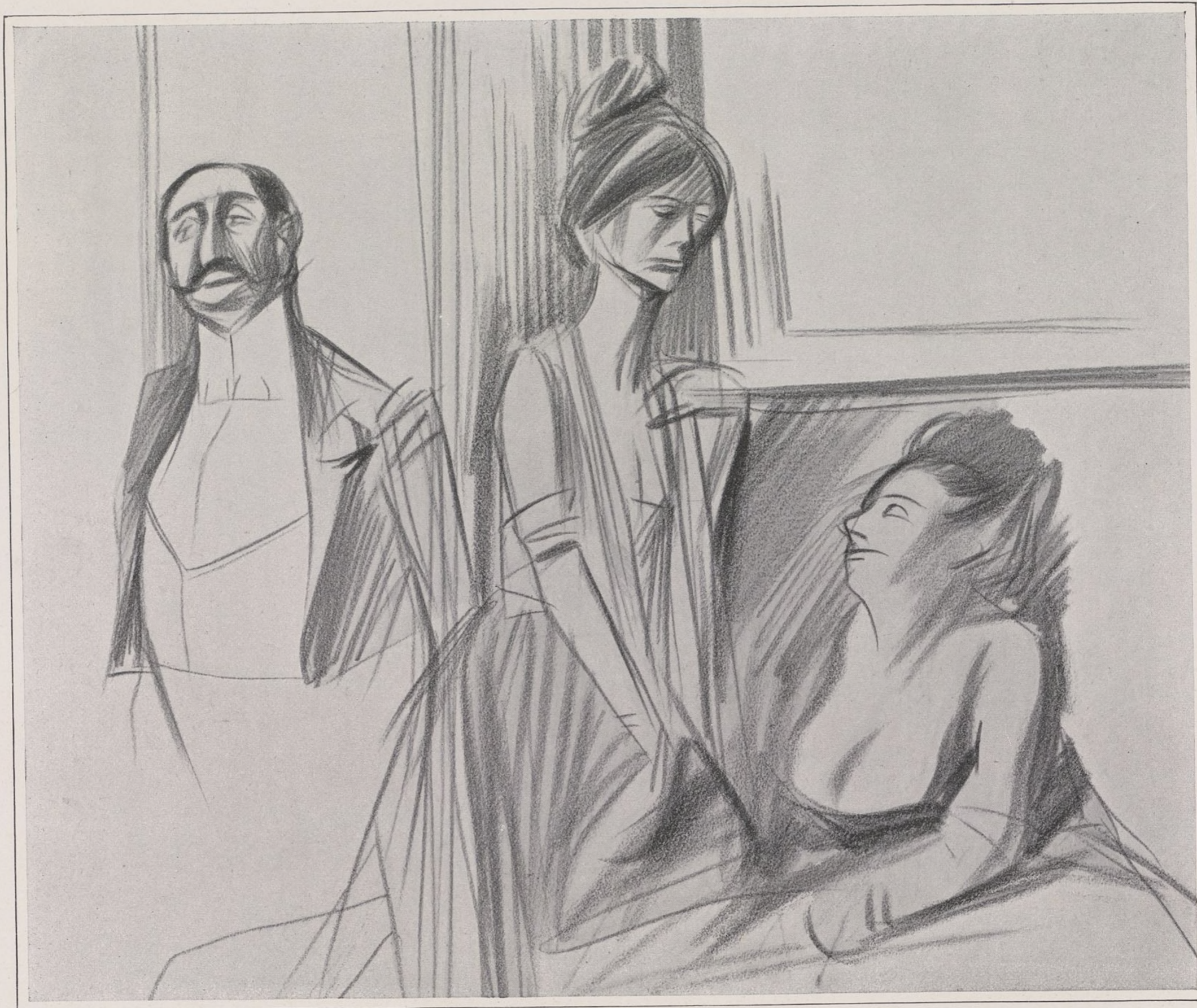
qui, de toutes parts, est en train de dissocier les sexes pour les rendre indépendants l'un de l'autre.

« La grande faillite de l'amour et la libération sentimentale, qui font dès à présent leur première apparition dans le monde moderne, ont été notées par Forain avec une fidélité avisée, brutale, scrupuleuse. Aussi, ces beaux dessins corrosifs resteront-ils comme des documents d'une importance capitale et dont se serviront amplement les futurs historiens du XIX^e siècle. »

Forain n'est pas arrivé d'emblée à la



J.-L. FORAIN. — LES M'AS-TU-VU ? (Dessin)



J.-L. FORAIN. — DANS LE MONDE (Croquis)

gloire qui est sienne aujourd'hui, car il est peu d'artistes qui aient autant d'admirateurs et de détracteurs, dont chaque pro-

duction soit attendue avec plus d'impatience et encensée ou déchirée avec plus d'ardeur. Le peintre aujourd'hui célèbre, dont

les mots— mots à l'emporte-pièce auxquels il excelle — font fortune, a connu à son début toutes les difficultés de la vie d'artiste. Est-il, du reste, beaucoup de peintres absolument novateurs comme celui-là, qui se soient imposés dès le premier abord ? Pour m'en tenir aux exemples de ce temps, je citerai deux de nos plus nobles et de nos plus grands artistes : Puvis de Chavannes et Rodin, le premier devant attendre longtemps les commandes officielles, faisant même don à l'État de ses premières œuvres décoratives ; l'autre, n'arrivant pas à gagner sa vie à Paris et devant aller à Bruxelles, où il sculpte les cariatides de la Bourse !

Tout en se faisant attendre plus que de raison, la gloire est heureusement venue plus vite à Forain, mais ses débuts difficiles lui ont du moins servi à ceci, qu'ils ont singulièrement enrichi le champ de son observation. La misère de l'artiste de talent inconnu dans



J.-L. FORAIN. — DANS LE MONDE (Croquis)

la grande ville, la lutte continuelle pour la vie, la nécessité d'accepter des besognes inférieures, et les désillusions, et les amertumes, tout cela Forain l'a sinon éprouvé lui-même, du moins observé dans son entourage. Qui nous a donné de cet enfer une image fidèle, un tableau véritablement vécu ? Ce n'est assurément pas Murger, dont les personnages manquent de vie, ne sont, à quelques exceptions près, que des fantômes. Combien plus intense et plus véridique, mais aussi plus navrant, est le lugubre défilé des artistes nécessiteux auquel Forain nous fait assister !

Pour comprendre à quel point ces tableaux de la vie des artistes sont imprégnés de la plus stricte réalité, pour en deviner les souffrances latentes, il faut avoir pénétré quelque peu dans les jeunes milieux de peintres, avoir vu combien est dure entre toutes la lutte qui s'engage dans l'âme du véritable artiste, entre le désir de persévérer vers un idéal jusque-là incompris et la triste nécessité de rabaisser cet idéal jusqu'à la production courante, et à toutes les concessions dont souffre l'âme de celui qui se sent un novateur. Combien d'entre eux qui, nés pour la grande peinture murale, sont obligés, pour vivre, à faire de vulgaires copies d'après des peintres secondaires, et qui ne trouvent leur pain quotidien que dans le plagiat des maîtres comme le résume si bien la réponse d'un peintre à sa femme :

« Qu'est-ce qu'il t'a dit ? »

— Ne m'en parle pas, ils demandent tous des Bouguereau ! »

Les débuts de tant de contemporains, à commencer par Wagner, réduit à écrire des fantaisies pour la flûte et le piano, alors que



ses opéras étaient repoussés partout, composent un martyrologe émouvant entre tous, et où figurent certains des noms devenus depuis les plus illustres de la littérature ou de l'art contemporain.

Il est vraiment poignant ce dessin de *la Comédie parisienne* : dans l'humble atelier, autour du poêle, un groupe de trois personnes : le marchand de tableaux, à l'allure insolente ; le peintre, pensif et triste, en songeant à son idéal ravalé, et, à côté de lui, la femme et l'enfant, qu'il faut faire vivre, et c'est le marchand qui parle :

« Il me faut, dans les six jours, trois Corot et un Diaz, faites-le travailler, Madame ! »

C'est un peu de cette détresse que le poète a exprimé en ces vers admirables et douloureux :

Il te faut, pour gagner ton pain de chaque soir,
Comme un enfant de chœur, jouer de l'encensoir,
Chanter des *Te Deum*, auxquels tu ne crois guère,
Ou, saltimbanque à jeun, étaler tes appas
Et ton rire trempé de pleurs qu'on ne voit pas,
Pour faire épanouir la rate du vulgaire.

Ailleurs il représente la lutte éternelle et comique entre le bohème et le propriétaire, l'indifférence de l'artiste devant les questions matérielles, et ce dialogue s'engage entre le rapin aux cheveux hirsutes et le bourgeois aux favoris à la Louis-Philippe :

« Monsieur, voilà déjà vingt fois que vous me faites venir, vous me devez sept termes, j'en ai assez ! »

— Mais vous ne pensez donc qu'à ça ? »

Le marchand reparait de nouveau ; cette fois-ci il vient d'acheter à bas prix les toiles qui ont coûté tant d'efforts, où



J.-L. FORAIN. — LES COULISSES DE L'OPÉRA (Tableau)
Collection Durand-Ruel



L'artiste a mis tout le meilleur de lui-même, sur lesquelles il fondait tant d'espoir.

« Maintenant, ami, ouvrez-moi la porte... Je savais que vous aviez besoin d'argent ! »

Est-il possible de montrer d'une manière plus saisissante l'exploitation de l'artiste pauvre par le marchand peu scrupuleux !

Même quand il entreprend une série de dessins politiques qui le passionnent, Forain revient

volontiers aux scènes de la vie d'artiste ; c'est un sujet qui l'attire comme étant un des spectacles les plus cruels, et le défilé des misères de l'existence du peintre continue. Un peintre regarde un de ses tableaux, et, se penchant sur son épaule, une femme lui dit : « Si tu vendais tes tableaux deux cent quarante mille francs, nous n'aurions jamais de disputes !!! »

Et voici une scène d'intimité digne d'illustrer le joli recueil de nouvelles d'Alphonse Daudet intitulé *Femmes d'artistes* : l'irruption dans l'atelier d'une mégère semblable à cette terrible trans-tévérine que nous décrit l'auteur de *Tartarin*, et qui se plantant devant la toile du peintre, où s'ébauche vaguement quelque

Léda ou quelque Déjanire :

« Comment ! c'est tout ce que tu as fait aujourd'hui ? Tu n'as même pas touché au ciel ! »

Il n'y a pas chez Forain que des artistes désintéressés et malheureux ; voici, au contraire, un type d'artiste que nous ne connaissons que trop, celui qui n'a d'autre préoccupation que l'argent, et qui se sert de tous les moyens pour obtenir une commande de buste ou de portrait. Il est bien des noms, en effet, que l'on pourrait inscrire sous ce dessin représentant un sculpteur recevant son modèle.

« Tu sais, mon chéri, que, n'y tenant plus, j'ai tout dit à mon mari !!! »

Et lui de répondre :

« Vous venez de faire un joli coup, qu'est-ce qui va me payer votre buste ? »

Et ne connaissez-vous pas aussi ce peintre qui, venant d'exécuter une commande pour l'État, dit à un visiteur, lequel trouve son œuvre médiocre, cette phrase éloquente : « C'est une commande de l'État ! »

L'un des endroits où Forain a pu voir ses contemporains sous un jour très caractéristique, est certainement le Champ de Courses. Serait-il vraiment le peintre complet de tous les aspects de l'humanité à la fin du XIX^e siècle, s'il n'avait retenu en ses dessins, ses aquarelles, ses pastels, ses tableaux — et il a



J.-L. FORAIN. — MOI AUSSI J'AI MES PAUVRES (Dessin)



J.-L. FORAIN. — LES DISCIPLES D'EMMAUS
(Croquis pour le tableau)



J.-L. FORAIN. — LE CALVAIRE (Tableau)



célébré ses sujets en certaines toiles de premier ordre — tout ce que ce monde spécial offre de pittoresque ? Ici je crois que c'est l'œil du peintre qui a été séduit plus que la verve du satiriste, car Forain n'accompagne pas toujours de légendes ses curieuses études de la vie des courses. En ses tableaux, dont l'un des plus remarquables se trouve reproduit ici même, il saisit merveilleusement le chatoie-

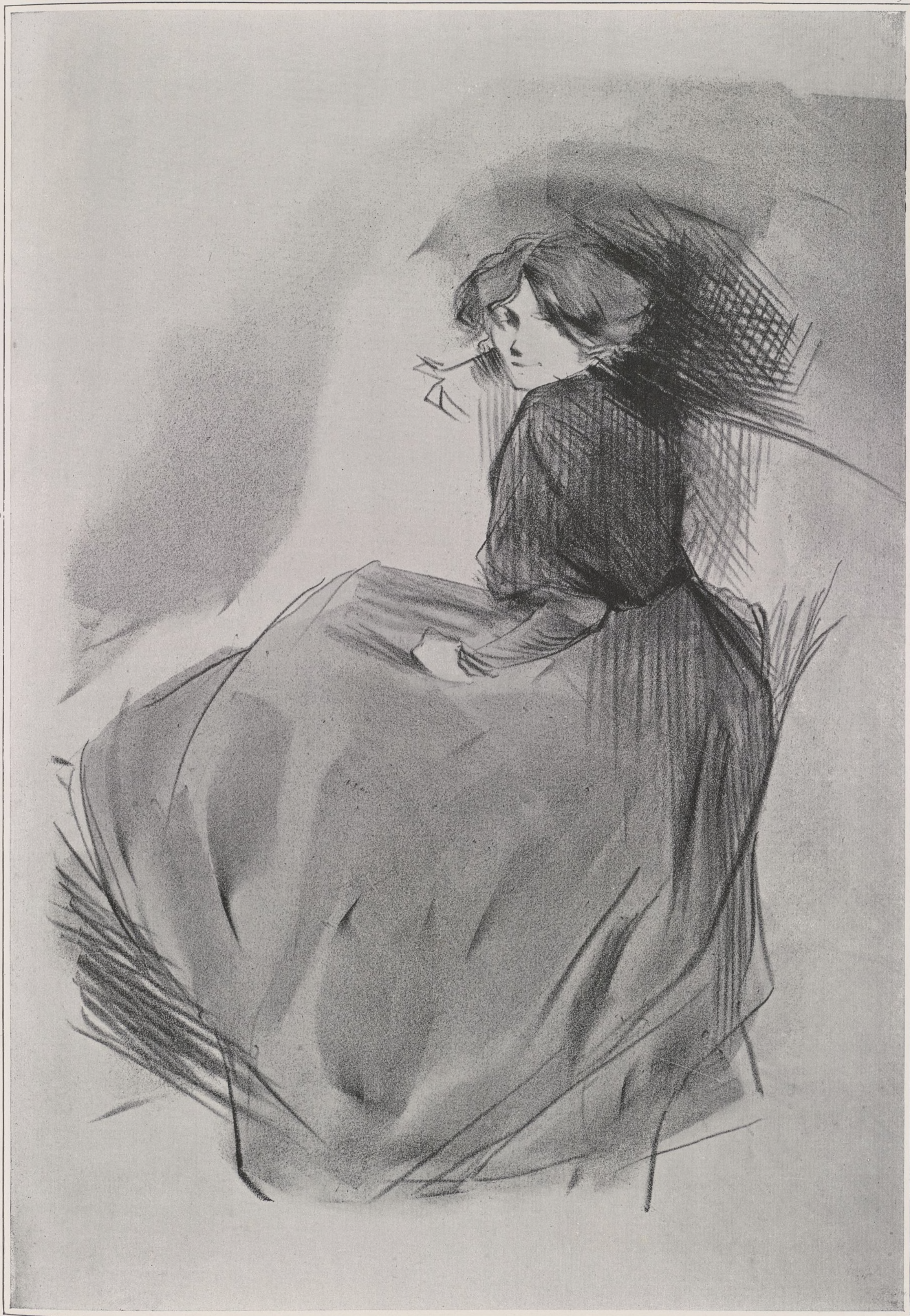
ment de la foule élégante en un jour de courses, il gradue avec un art subtil de coloriste toutes les taches diverses qui se coudoient, et se mêlent presque. A coup sûr Forain n'est pas le premier en date des

peintres du *Turf* ; mais là encore il tient brillamment sa place, il s'égale aux maîtres. C'est Carle Vernet qui fut l'un des premiers à fixer la merveilleuse aisance du cheval de race, mais il ne faudrait pas oublier les admirables anatomies de chevaux au galop que nous devons à Géricault, où se retrouve la souplesse, la grâce nerveuse, la ligne délicate de l'animal de pur sang. Avec Alfred de Dreux, Eugène Lami, « coloriste merveilleusement propre à représenter l'élégance de la lionnerie », Constantin Guys a, lui aussi, laissé un grand nombre d'aquarelles qui nous documentent précieusement sur les solennités du *turf* d'alors, sur l'apparence des « dandys » ou des « impures », comme on disait en 1830. Et que dire de Degas !

Forain ne dérive en rien dans sa représentation des courses



J.-L. FORAIN. — DESSINS



J.-L. FORAIN. — ÉTUDE D'APRÈS NATURE
(Lithographie)



CARTON POUR LES FAIENCES DÉCORATIVES EXTÉRIEURES DE L'ANCIEN *Café Riche*
Appartient à la Galerie Vollard

de ces peintres, ou plutôt il ne garde d'eux que l'élément qui ne passe pas; j'entends que ses anatomies, encore que plus sommaires, sont dignes, par l'exactitude, du pinceau de Géricault ou de Lami, de la plume de Constantin Guys, seul le style a changé, comme ont changé les choses elles-mêmes. A leur tour les dessins de Forain nous deviennent des documents précieux entre tous. Je note, par exemple, certaine *Course à Longchamp*, étude des plus amusantes du public du pesage vu de dos, tandis que les casaques surgissent au-dessus du flot des ombrelles et des chapeaux. Huit années ont passé sur cette œuvre, et déjà, grâce à la transformation si rapide des modes, il devient un document que l'on regarde avec curiosité comme, il y a un siècle, on devait regarder des estampes, vieilles déjà de quelque temps, et perpétuant les modes du Directoire.

Je rapprochais, au commencement de ces pages, Forain de Gavarni, et nulle part ceci n'est plus vrai que lorsque Forain prend à parti les avocats, les juges, les procureurs. Ce dernier a peint avec sa grandiloquence superbe les scènes du prétoire, il a raillé la faconde creuse des avocats, l'indifférence des juges. Forain est plus impitoyable encore. On n'a pas oublié cette scène de huis-clos, étude si caustique et si scrupuleuse de

physionomies qui eut un énorme retentissement, et toutes les caricatures qu'inspirèrent à Forain les divers incidents du péril anarchique et du Panama. Ici, du reste, nous touchons à la partie la plus haute, la plus impérissable de l'œuvre de l'artiste, car les personnages de la Chambre des députés, il les retrouve souvent au Palais de Justice.

Dans cette étude de la société à la fin du XIX^e siècle, dans cette grande fresque, également minutieuse en ses détails et générale en sa pensée maîtresse, nous voyons la fille côtoyer la femme du monde, l'ouvrier à côté du clubman, le rapin misérable à côté de l'artiste cossu et décoré, le médecin avec l'usurier, le domestique impudent avec l'entremetteuse cynique, l'huissier avec le spéculateur; dans

ce grand ensemble où tous les personnages se détachent avec un réalisme saisissant, les pages vraiment épiques ce sont ses études plus récentes de la vie parlementaire. Voilà de l'histoire reconstituée au jour le jour. Cette série marque aussi l'épanouissement définitif de la technique du maître. C'est ici vraiment qu'il parvient à sa plus belle simplicité, qu'il élimine dans un dessin tous les détails inutiles, qu'il arrive à nous donner en quelques traits une œuvre absolument définitive, à laquelle on ne saurait rien enlever ni retrancher. Avec quelle





J.-L. FORAIN. — *CHRIST EST RESSUSCITÉ!* (FAUST, ACTE V)

(Aquarelle)

Collection Durand-Ruel

puissance, avec quelle maîtrise il crée ces dessins incisifs et tranchants comme des coups de sabre ! Pas à pas, guidé par le peintre, on pourra un jour reconstituer l'histoire fertile en scandales, la corruption sans égale de la vie parlementaire sous la troisième République.

Aussi bien puisque ces œuvres diverses, ou plutôt certaines d'entre elles, ont été réunies sous le titre de *Doux Pays*, nous pouvons suivre Forain dans sa production depuis la période du Panama. Dans son *Intérieur parlementaire* (février 1894) il donne bien la note de ce que pouvait être l'état d'âme de certains députés à cette époque. Dans un intérieur cossu, la famille est groupée autour d'une table bien servie, se préparant à découper une volaille fumante, avec toute son inconscience superbe, le maître de la maison s'exclame :

« Ça serait drôle tout de même, si j'avais la même cellule que l'année dernière ! »

C'est, du reste, le moment où la prison est à l'ordre du jour, où les perquisitions font rage, où la petite amazone — ne la reconnaissez-vous pas, habitués du Bois d'il y a dix ans ? — crie à un cavalier qui la salue :

« Papa est relâché !... Non lieu ! »

Savourons cette conversation qui s'engage à travers la porte d'une cellule, entre un inculpé de marque et un garde du palais



qui ne veut pas manquer l'occasion de réaliser une bonne affaire, aux courses :

« Dites-moi, Monsieur le Comte, alors comme ça je peux prendre Saint-Ferjeux gagnant et Canada placé ?... »

Tous les tristes héros de l'époque du Panama, des Mines d'or, des Chemins de fer du Sud se retrouvent fixés ici en traits définitifs.

Sous chaque dessin on pourra mettre un nom et plusieurs noms, tant la force généralisatrice de Forain est grande. Voici Cornélius Herz, un solide vieillard, en train de faire des halteres dans sa chambre et demandant à son valet ses béquilles pour recevoir deux messieurs arrivés de Paris ; et comme suite immédiate à cette œuvre, un agent de la place Beauvau envoyé à Weybridge pour assister aux funérailles du comte de Paris, et qui s'écrit :

« Nous avons tout vu, tout entendu, le rapport est fait... Allons maintenant demander à déjeuner à Cornélius Herz. »

De même que les caricaturistes de 1830 représentaient sans cesse la Liberté sous les traits d'une jeune femme aux prises avec le tyran (il y a sur ce sujet toute une série de lithographies de Daumier

qui furent, je crois, publiées par *la Caricature*), ainsi Forain met en scène Marianne. Entre la période de 1830 et celle qui va de 1890 à 1900, il y a d'ailleurs une certaine analogie. Les



J.-L. FORAIN. — A MONTCEAU-LES-MINES (Dessin)

LE DÉPUTÉ : Faut-il qu'on vous aime pour venir vous voir par des temps pareils !



J.-L. FORAIN. — DÉFILÉ DE VESTALES

(Tableau)

(Collection Durand-Ruel)

Ayuntamiento de Madrid



J.-L. FORAIN. — MAURICE BARRÈS (Croquis)



J.-L. FORAIN. — S. A. R. LE DUC DE CHARTRES

emprisonnements, les arrestations, les perquisitions, les brutales assommades de la police, se renouvelleront de nos jours. Un dessin de 1894 résume assez heureusement l'impopularité d'un président d'alors. Debout devant Marianne, la tête basse, il interroge cette nouvellesibylle :

« Pourquoi cette hostilité ?

— Parce que pour eux tu n'es qu'un amateur, tu n'as pas fait tes classes au café de Madrid !! »

L'expédition de Madagascar lui suggère quelques dessins aussi véridiques que cruels. Un envoi à Madagascar représente deux soldats en train d'emballer dans des caisses... des béquilles, et dans les bureaux du ministère de la Guerre nous voyons la triste file des parents en deuil :

« Nous sommes ici pour les décès ! »

Il n'y a pas jusqu'à des faits de moindre importance que nous ne trouvions fixés par la verve de Forain, témoin ce dessin qui perpétue la villégiature d'un président de la République aux environs du Havre et où nous voyons un matelot de l'État, chargé de valises et de caisses à chapeaux, marcher le long des quais.

Voici le député dans ses plus beaux gestes (il y a vraiment une beauté dans son cynisme, comme il y en a une dans l'horreur d'un *Caprice* de Goya) ; chacun de ces gestes est bien fidèle à la vérité, soit qu'à la fin d'un dîner il s'emplisse les poches de cigares avant d'aller se mêler au

groupe de ceux qui dans la salle à côté acclament le ministre, soit qu'assis devant une table bien servie, la serviette au menton, il reçoive une députation de grévistes affamés, auxquels il dit :

« Vous voulez retravailler?... Vous me dégoûtez... Vous écoutez vos femmes, vous manquez d'estomac ! »

Ailleurs cette scène comique : une lettre recommandée arrivant chez un député le matin de la rentrée des Chambres avec, pour légende, ce dialogue :

« SON ÉPOUSE. — Une lettre recommandée?... Si c'était un chèque !

« LE DÉPUTÉ. — Un chèque ? Il est passé ce temps-là ! »

Il n'est pas jusqu'à la prison où la verve du dessinateur ne suive nos honorables, où il les montre toujours corrompus et corrompés ! Parmi les nombreux dessins qui stigmatisent nos parlementaires, et ils sont si abondants qu'il est difficile d'en donner ici une idée, même approximative, notons encore ce dialogue entre un député et sa femme, d'une observation si juste et d'une vérité si générale :

« Qu'est-ce que cette note de 1,750 francs ?

— C'est ma toilette de gala !

— Je n'ai pas de galette pour ça.

— Eh bien, et les fonds secrets ! »

Des couloirs du Palais-Bourbon ou des salons de l'Élysée il sait aussi jeter un regard dans les cuisines et les offices où s'agit une valetaille bien digne de ses maîtres, par la rapacité et par l'insolence. Le type de l'huissier du mi-



J.-L. FORAIN. — CARTON POUR LES FAIENCES DÉCORATIVES DE L'ANCIEN Café Riche. Appartient à la Galerie Vollard

J.-L. FORAIN



COLLECTION ALEXIS ROUART.

CHAMBRE

(Tableau)

Ayuntamiento de Madrid

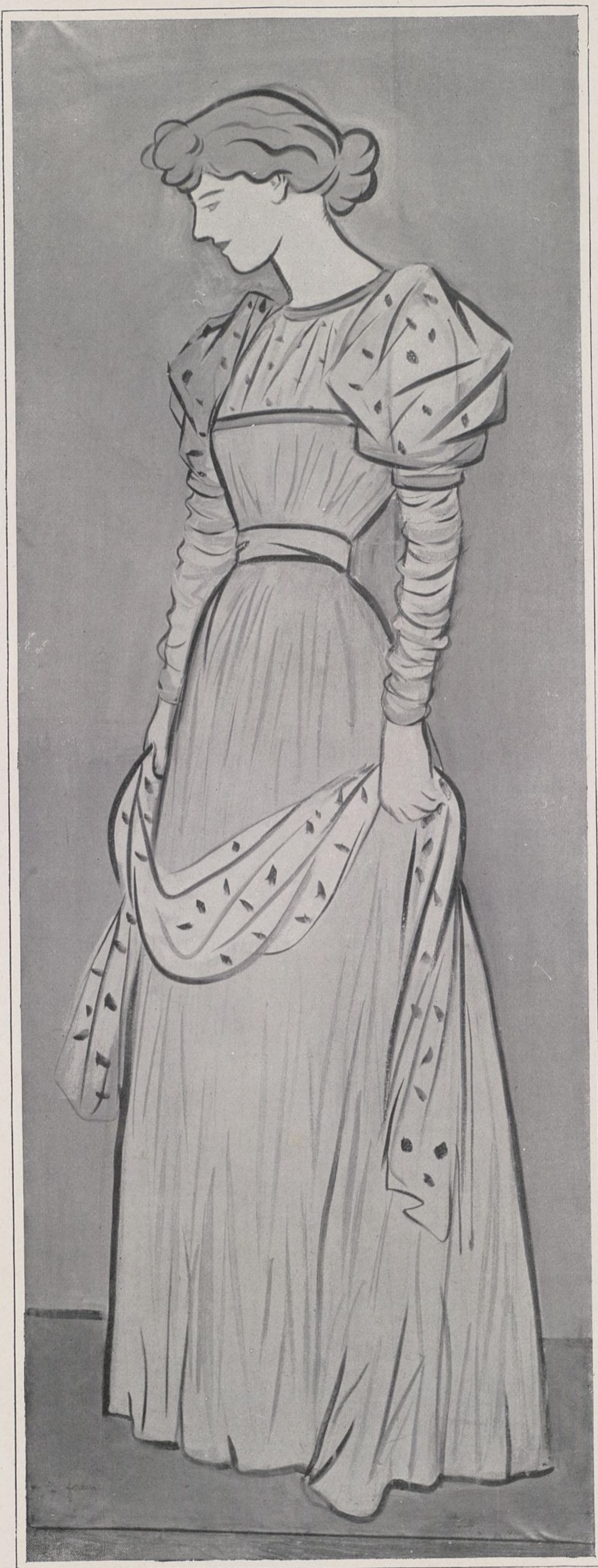


J.-L. FORAIN. — AUX COURSES

(Tableau — première manière)

Collection Durand-Ruel

Ayuntamiento de Madrid



J.-L. FORAIN. — CARTON POUR LES FAIENCES DÉCORATIVES DE L'ANCIEN *Café Riche*
Appartient à la Galerie Vollard

nistère mêlé à toutes les intrigues politiques et à toutes les crises, en témoin et presque en confident, s'y détache avec une âpreté qu'eût enviée Gavarni. Ainsi, pendant la crise ministérielle de 1894, deux huissiers, dont la paresse se plaît à écouter aux portes, et qui sont bien au fait de la politique contemporaine, se communiquent leurs impressions :

« Veux-tu lui faire une bonne blague?... Allons chercher Constans. »

Et voici des domestiques de la Présidence :

« Mais c'est l'ancienne guimbarde de l'Empereur !

— Parbleu, je suis monté dedans au 4 Septembre. »

La femme d'un ministre, petite bourgeoise, chargée de cartons

à chapeau, quitte le ministère suivie de sa modeste « bonne à tout faire ». Insolent, un domestique la dévisage, les mains dans les poches :

« LA FEMME DU MINISTRE. — J'espère bien que quand nous reviendrons, vous serez encore là. »

LE DOMESTIQUE. — Aussi je ferai remarquer à Madame que je ne la fouille pas, et que je devrais le faire. »

Et comme ils jugent et déchirent leurs maîtres en tel dialogue qui s'engage entre un piqueur occupé à astiquer ses bottes à la sellerie et un valet :

« Tu vois !... On se prépare à monter en daumont. »

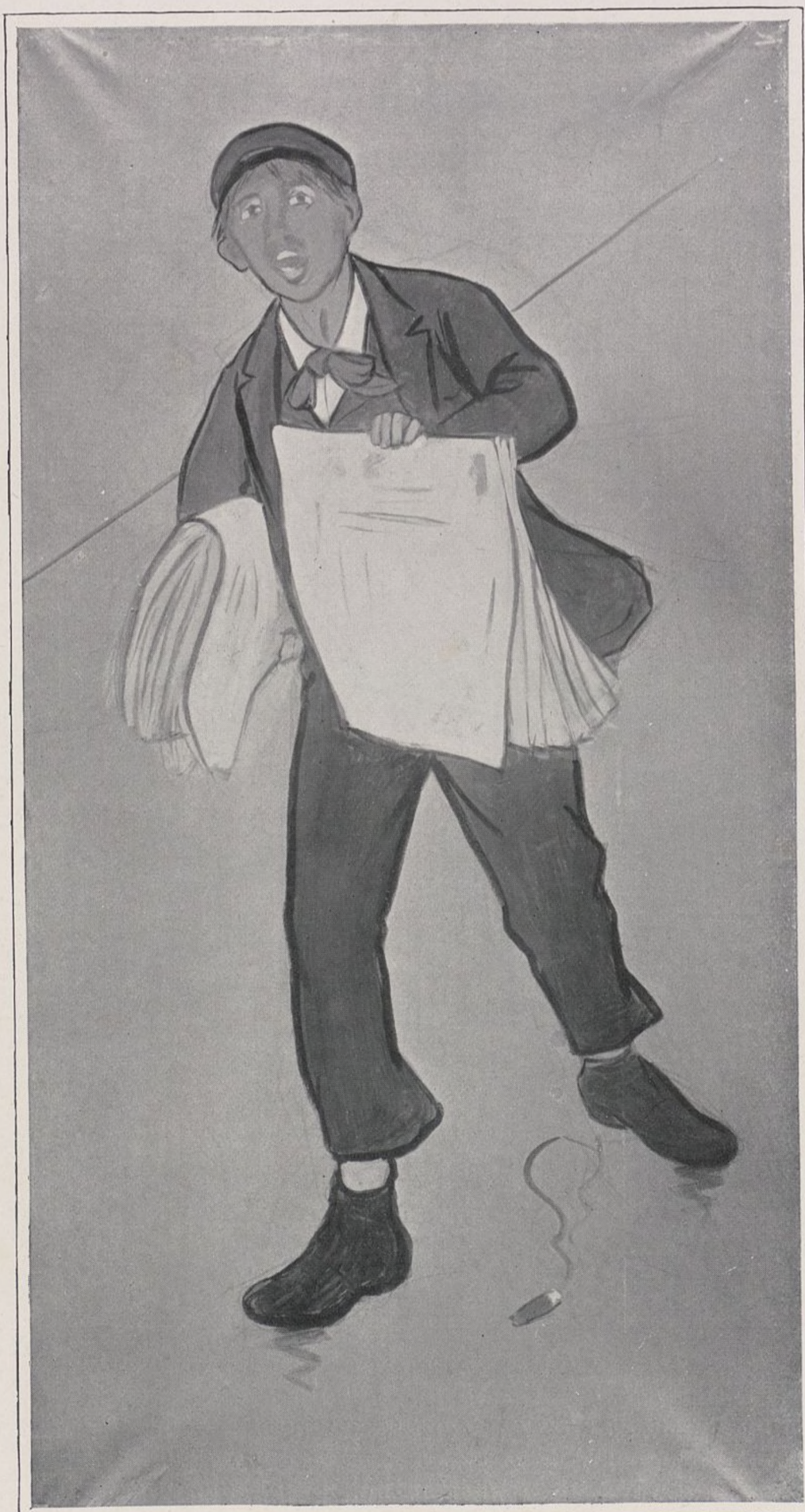
— Il a de la veine ! Il y a six semaines, j'aurais bien parié cent sous qu'il serait pas allé au Grand-Prix. »

Ils sont candides parfois, ainsi qu'à la reprise du Panama (avril 1897) :

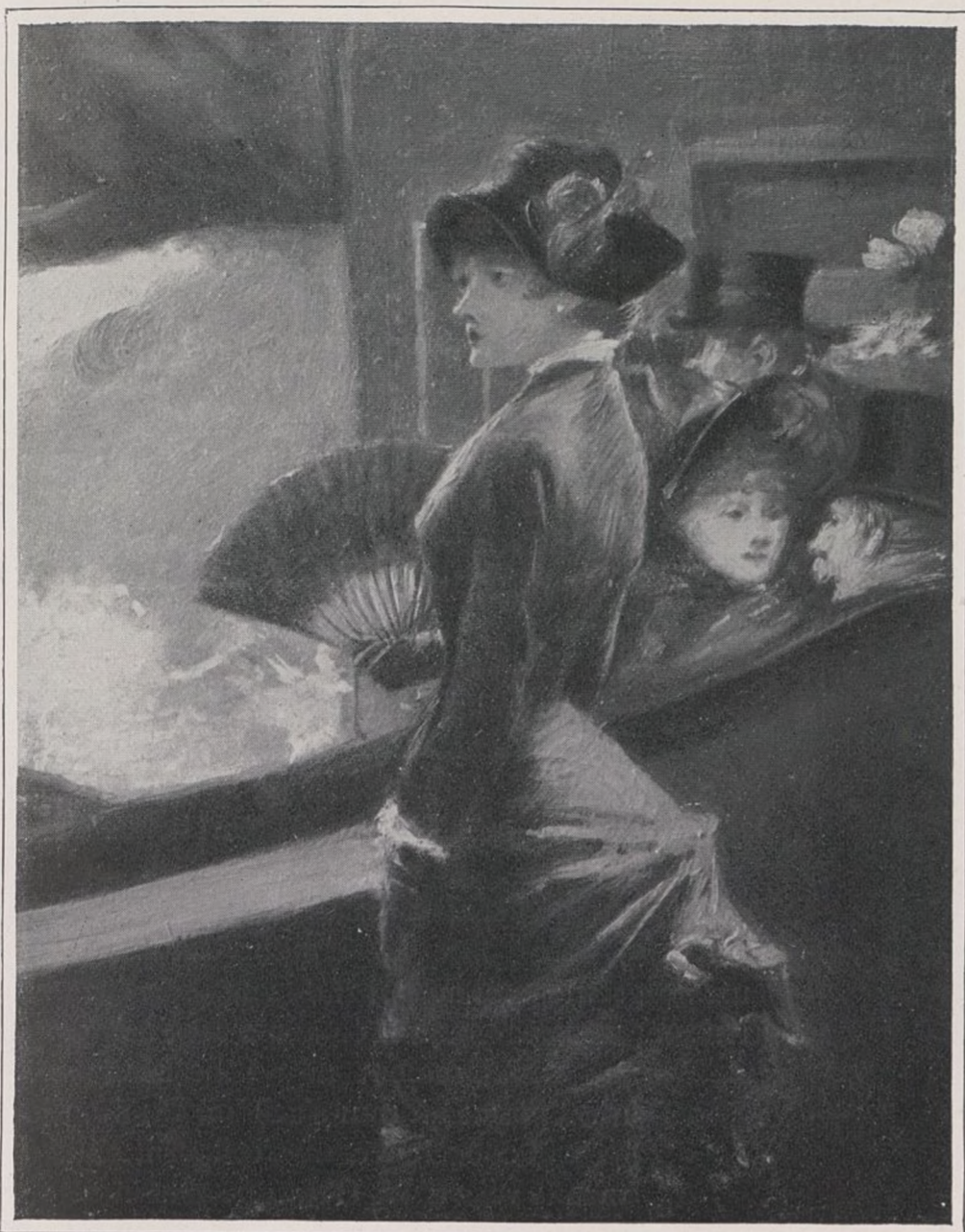
« Ma fille, qui vous a dit que nous ne serions pas inquiétés ? »

— Je tiens ça de la blanchisseuse d'Henri Rochefort. »

Les qualités du dessinateur et du satiriste, plus comprises du grand public que le côté purement artiste de son talent, ont souvent fait négliger l'art du peintre, encore que cet art soit très personnel et très haut. Tout récemment encore je voyais dans l'une des grandes galeries parisiennes, un pastel de Forain, représentant une conversation dans les coulisses de l'Opéra entre un homme à la laideur simiesque et une danseuse à la délicate beauté, et le hasard avait fait que l'emplacement provisoire de cette œuvre était justement entre deux toiles de grands maîtres. L'une, *les Grottes de Fingal*, par Delacroix, un morceau du coloris le plus somptueux, où le grand romantique a fait tenir tout l'infini du ciel sur la mer moutonnante ; l'autre, une de ces légères impressions de Corot, une matinée à la lumière fluide, avec des arbres érigeant leurs fines silhouettes sur une aurore de printemps. Quel est le contemporain qui n'aurait pas été écrasé



J.-L. FORAIN. — CARTON POUR LES FAIENCES DÉCORATIVES DE L'ANCIEN *Café Riche*
Appartient à la Galerie Vollard



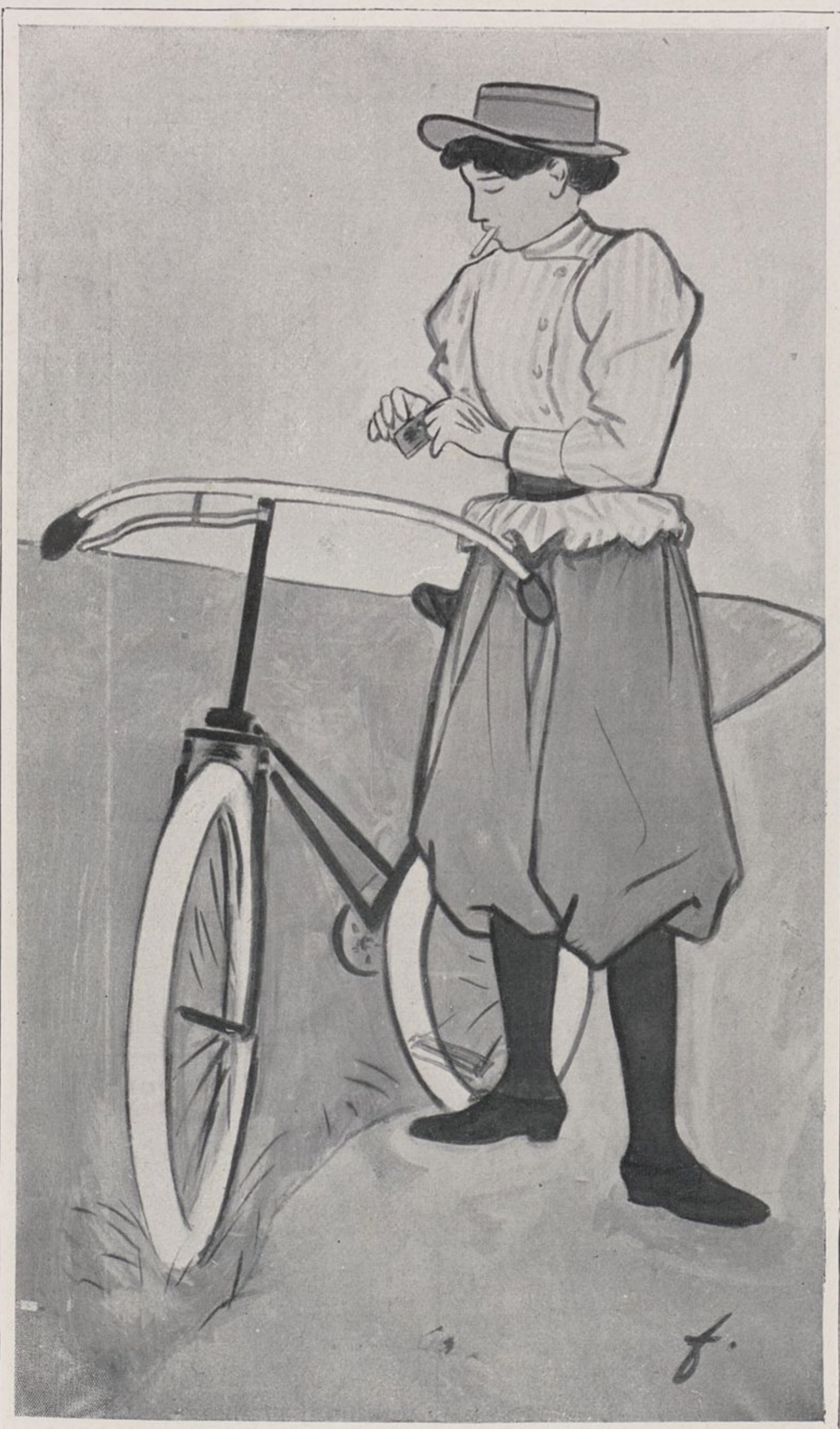
J.-L. FORAIN. — AUX FOLIES-BERGÈRE (Tableau, première manière)
(Collection Durand-Ruel)

par le voisinage de deux individualités aussi puissantes et aussi complètes à tous les points de vue, dont le coloris n'aurait pas paru lourd et terne — terne à côté de la fougue chaleureuse de Delacroix, lourd à côté de la légèreté de Corot? — Je me le



J.-L. FORAIN. — DAMES CHORISTES A L'OPÉRA (Tableau, première manière)
(Collection Durand-Ruel)

demande! Mais l'œuvre de Forain se tenait à merveille à côté de ces deux toiles par la jolie gamme de ses tons veloutés de pastel, n'allant jamais jusqu'à la crudité, mais restant dans une tonalité de grâce et de délicatesse...



J.-L. FORAIN. — CARTON POUR LES FAIENCES DÉCORATIVES DE L'ANCIEN Café Riche
Appartient à la Galerie Vollard



J.-L. FORAIN. — CARTON POUR LES FAIENCES DÉCORATIVES DE L'ANCIEN Café Riche
Appartient à la Galerie Vollard

La peinture de Forain demeure naturellement fidèle aux sujets qu'affectionne le dessinateur. Il semble qu'elle soit pour lui un motif de creuser davantage telle scène dont un de ses dessins aura donné une idée première et synthétique. Elle représente donc les aspects divers et multiples de l'humanité, mais elle n'a pas craint, aussi, de gravir les hauts sommets de l'art religieux.

Forain, peintre religieux, voilà qui ferait certainement sourire bien des esprits soi-disant informés, et qui veulent maintenir chaque artiste dans son étroite spécialité. Le fait n'en est pas moins vrai, et nos lecteurs peuvent s'en rendre compte en feuilletant les illustrations des œuvres que nous donnons ici.

Nous n'avons pas pu voir beaucoup d'œuvres de ce genre, deux ou trois à peine, mais qui paraissent vraiment être la forme définitive de la peinture religieuse conçue d'une manière moderne. C'est là, on le sait, un genre qui a été exploité assez heureusement par quelques peintres contemporains dont on vit la Madeleine en robe de bal se jeter aux pieds du Christ, ou le Christ aux outrages, hué par des hommes en habit noir ou en redingote. Avec Forain nous sommes loin de ces fadeurs. Le peintre a compris que traiter d'une manière minutieuse un sujet de ce genre, c'est faire naître un contraste inadmissible, sinon incompréhensible, et choquant pour beaucoup. Ce qu'il faut à une scène pareille, c'est la présenter comme une sorte de vision. M. Forain l'a compris lorsqu'il a peint *les Pèlerins d'Emmaüs* ou *le Retour du Calvaire*.

Simplicité, beauté et noblesse du geste font le charme des *Pèlerins d'Emmaüs*, œuvre qui mérite plus d'admiration que tant de toiles conventionnelles publiées sur ce sujet. Comme procédé,

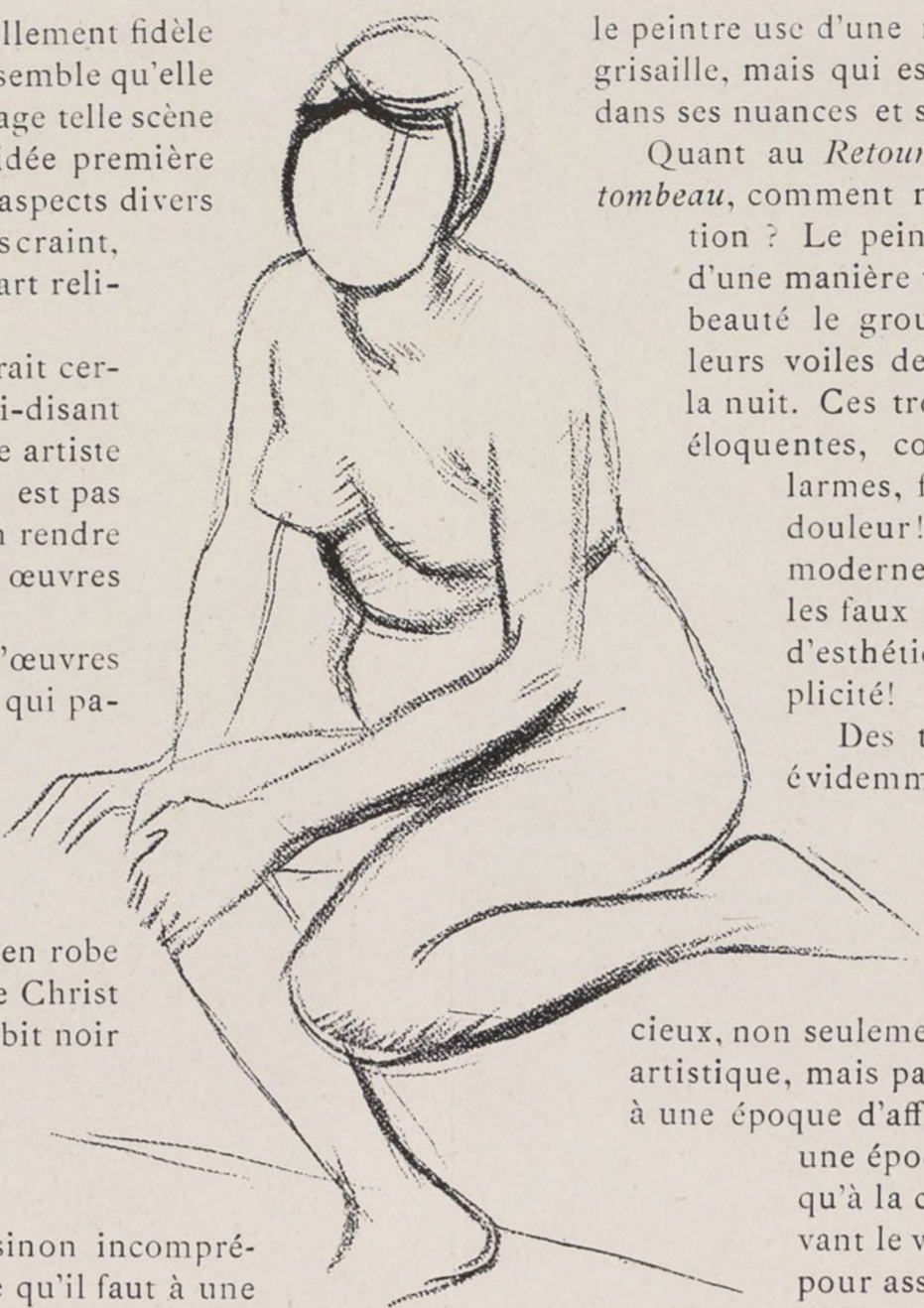
le peintre use d'une manière qui touche de près à la grisaille, mais qui est, malgré cela, infiniment variée dans ses nuances et ses effets.

Quant au *Retour du Calvaire après la Mise au tombeau*, comment n'en pas sentir la prenante émotion ? Le peintre a traité, là encore, ce sujet d'une manière toute nouvelle. Il est d'une grande beauté le groupe des saintes femmes qui, sous leurs voiles de deuil, s'en vont à pas lents vers la nuit. Ces trois silhouettes, comme elles sont éloquentes, comme on les sent convulsées de larmes, fléchissant sous le poids de leur douleur ! Et il a fallu que ce soit le peintre moderne par excellence qui donne à tous les faux maîtres et à tous les professeurs d'esthétique cette haute leçon de simplicité !

Des toiles de ce genre ne constituent évidemment qu'une partie très minime dans la production considérable de Forain. Il semble que même, peut-être malgré lui, sa mission soit de continuer son œuvre de dessinateur, cet œuvre précieux, non seulement au point de vue de son intérêt artistique, mais parce qu'il émane d'un homme qui, à une époque d'affaissement moral indiscutable, à une époque où tout s'achète, du nom jusqu'à la conscience, ne s'est pas incliné devant le veau d'or. C'est une raison de plus pour assurer aux pages capitales, essentielles de cette production, le rare privilège

de se survivre. Malheur donc à ceux que visèrent ses fureurs vengeresses, puisque, de par le génie de cet homme, les voici marqués de stigmates indélébiles, et cloués pour des siècles au pilori de honte, au gibet d'infamie !

HENRI FRANTZ.



J.-L. FORAIN. — ÉTUDES (Dessins)